

*Cahiers*  
*Jean Cocteau*

4

RAYMOND RADIGUET  
JEAN COCTEAU

*nrf*

*Gallimard*



Handwritten scribbles and marks in the top right corner.

A small black mark or artifact.





*1973 marque le dixième anniversaire de la mort de Jean Cocteau (Milly-la-Forêt, 11 octobre 1963) et le cinquantième de celle de Raymond Radiguet (Paris, 12 décembre 1923).*

*Pour commémorer ces deux anniversaires, on a rassemblé ici des souvenirs, des textes inédits et des études qui, résultant de recherches nouvelles, s'efforcent d'éclairer avec une plus grande vérité les rapports des deux écrivains.*



## *Pages de journal*

*Juillet 1919.* De Normandie, où mon régiment tenait garnison, j'allai en congé à Paris. La guerre était déjà lointaine. Je quittai, pour quelques jours, mes habits militaires. Je retrouvai Cocteau et Auric qui dînaient presque chaque soir avec Valentine, chez elle ou dans un bar de la rue de Surène. Nous allions ensuite au bal Tabarin, où le poète avait découvert le cancan.

J'aperçus alors pour la première fois un personnage dont les quelques pas sur cette terre devaient laisser une empreinte profonde. Par un chaud après-midi de juin, à la galerie Léonce Rosenberg, rue de La Baume, on célébra la mémoire d'Apollinaire. Les poètes lurent des poèmes et des pages de prose du poète mort le dernier jour de la guerre. Un peu avant la fin de la séance, un inconnu fendit la foule des spectateurs pour gagner l'estrade. D'un long manteau d'épais molleton couleur de poil de castor dans lequel il semblait avoir passé la nuit, émergeait le visage d'un enfant au teint de cire; ses sourcils se rejoignaient, au-dessus de ses yeux pâles et presque aveugles, ses cheveux mal peignés retombaient sur le col de son manteau, sa bouche aux lèvres très ourlées était grave. Sa page lue, il traversa

de nouveau la salle, impassible et comme s'il marchait dans la nuit. C'était Raymond Radiguet.

*Juin 1922.* Le printemps nous ramena dans le Midi. D'Aix, où Darius Milhaud, rencontré à la fête des Saintes-Maries, nous avait invités à passer quelques jours, nous rejoignîmes, au Lavandou, Jean Cocteau, Radiguet et Pierre de Lacretelle. Pierre et Jacques Lacretelle — ma grand-mère ignorait volontairement les particules — étaient les fils d'une cousine germaine de mon grand-père Menard. Mes aînés de quelques années, lycéens déjà quand j'étudiais encore à la maison, ils furent les compagnons de mon enfance. Jacques fit avec moi, à bicyclette, le tour de l'île de Guernesey. Pierre m'enseigna les premiers rudiments du grec et le goût de la mythologie. Plus tard il rencontra Cocteau aux Ballets russes où il partageait son admiration pour Nijinsky. Il ne le suivait pas dans ses dernières audaces. En revanche, par ses goûts traditionnels, il plaisait à Radiguet, qui tirait profit de ses connaissances littéraires et de son inépuisable mémoire anecdotique.

L'hôtel du Lavandou s'ouvrait sur une vaste baie dont l'eau, bleue au large, tournait au vert en s'approchant du rivage. L'horizon était borné par le cap Bénat, l'île de Port-Cros et l'île du Levant. Parfois un voilier blanc ou un bâtiment de guerre passaient devant les îles. Sur la plage, devant l'hôtel, les pêcheurs tiraient leurs barques et, assis sur le sable, raccommodaient leurs filets qu'ils maintenaient habilement avec leurs pieds nus et bronzés.

La plage se prolongeait en un large croissant de sable fin, composé d'une poussière de petits coquillages blancs, que venait battre doucement une eau transpa-

rente. Un ruisseau nommé Bataillier ou Batelier, bien qu'il semblât à la fois paisible et peu navigable, serpentait dans la vallée parmi les cannes et venait se jeter au milieu de la baie.

A l'embouchure, les rhizomes des cannes étaient partout couchés sur le sable, dans d'effrayantes postures humaines, comme des racines de mandragore. Cocteau les ramassait et les dessinait, les transformant en personnages.

On pouvait marcher longtemps sur la plage, sans rencontrer personne, jusqu'à un petit promontoire empanaché de pins; de l'autre côté, la demi-lune de sable d'une crique arrondie apparaissait parmi les bois; on n'entendait que la respiration régulière du flot; on se croyait dans l'île de Robinson Crusoé.

Derrière le village une forêt de chênes-lièges couvrait les pentes de la montagne des Maures. Les troncs des arbres, tantôt couverts d'une rude écorce grise, tantôt nus, rouges comme une chair écorchée, ou noirs comme des corps calcinés, étaient humains et douloureux, autant, mais d'une autre manière, que les rhizomes de la plage.

Le centre du Lavandou était marqué par la statue d'Ernest Reyer, musicien marseillais et wagnérien. Au pied les pêcheurs jouaient aux boules tout le long du jour. L'un d'eux portait un maillot rayé dont le bleu déteignait sur le blanc sous les bras.

— Sa sueur est bleue, disait le poète.

Nous rencontrions chaque jour dans la rue, sur la plage, au café où l'on dansait, un couple en voyage de noces. La jeune mariée était un homme, presque toujours vêtu d'une robe de femme. Au bain, en entrant dans l'eau, il avait des trémoussements féminins. Au

café, pendant que son compagnon, mari trompé et content, fumait dignement dans un long fume-cigarette en dilatant une seule de ses narines, il dansait, éperdu et alangui, avec les pêcheurs. Personne ne s'étonnait ni se scandalisait.

— C'est parce qu'il est commun, disait Radiguet <sup>1</sup>.

D'ailleurs, l'amour grec n'était pas inconnu des indigènes : cela s'appelait « faire la promenade ».

Radiguet avait fait la connaissance d'un vieux pêcheur bavard, nommé Christy. Il passait des heures à l'écouter. Christy lui racontait qu'il descendait d'une famille noble, les La Pallière. Cela illustre ce que François de Gouy devait révéler à Radiguet le mois suivant, à savoir que les meilleures familles d'ancienne noblesse sont devenues obscures tandis que celles qui brillent aujourd'hui ont redoré leur blason par des mésalliances contractées dans le dernier siècle. L'auteur du *Bal* s'en souvint dans la généalogie du comte d'Orgel aux premières pages du livre, et il plaça un M. de La Pallière parmi les vieux amis de M<sup>me</sup> Forbach.

Nous allions tous les dimanches au cinéma, où l'on donnait un film à épisodes, *Les Voleurs de femmes*. Un terrifiant personnage, le Mahdi, vêtu d'une jaquette et coiffé d'un fez, roulait de gros yeux, montrait des dents très blanches, serrait les poings, tapait du pied, fronçait d'épais sourcils noirs. On le voyait de loin trépigner sur le pont des vedettes rapides qu'il lançait à la poursuite de ses victimes ou de ses ennemis. Toujours en colère, il

1. Sartre a raconté cette histoire, avec des détails inexacts : « Dans une petite ville du Midi, très puritaine, vivait, au su de tous, un travesti; le lyrisme de ses toilettes aurait dû choquer; pour beaucoup moins, j'ai vu jeter des pierres. Pourtant on faisait bonne mine à "Madame". "Comment, demanda Cocteau à Radiguet, se fait-il qu'on l'accepte? — C'est, répondit Radiguet, qu'il est commun". » Sartre, *Saint Genet*, p. 399.

jetait à la mer ceux qui s'opposaient à ses desseins et faisait enlever des femmes par ses matelots. Nous l'aimions à la folie. Un jour, nous louâmes la barque de Christy de La Pallière; Cocteau se fit un turban d'une serviette éponge et, tout en grinçant des dents, en agitant les poings et en se démenant sur le pont, il me jeta à la mer. Je remontai à bord; il me précipita de nouveau dans l'eau, à la grande joie de Radiguet qui avait mis son monocle.

Notre temps se passait sur la plage. Hâlé, maigre comme un fakir, drapé dans un peignoir blanc, le poète foulait le sable à pas lents, y laissant l'empreinte de ses pieds nus, dont le doigt du milieu, comme celui d'une main, dépassait tous les autres. Nous demeurions longtemps assis ou étendus sur le rivage où venaient mourir les vagues paresseuses. Une brise parfois troublait le silence en agitant les cannes au bord du ruisseau ou en faisant frissonner l'eau de la baie. Nos propos avaient plus de sérieux qu'aux dîners du samedi. Loin du bruit de la ville, Jean Cocteau laissait mieux paraître ce qu'il avait de grave et de profond. Radiguet, pensif, sentait éclore en lui son second roman. Il lisait *Julia de Tréceur*, un livre d'Octave Feuillet qu'il tenait pour un chef-d'œuvre.

— Comment nommer, demandait-il, les poètes qui ne sont pas maudits?

Il tenait tête à Cocteau en défendant Chénier, en admirant *La Rose de l'Infante* et *Tristesse d'Olympio*. Il songeait déjà à son fauteuil à l'Académie, et comme s'il prévoyait leur habit vert futur, il s'était lié avec Joseph Kessel et Jacques de Lacretelle. Pour exercer pleinement son métier d'homme de lettres il imagina d'écrire le même jour à tous ses amis et connaissances

dont le nom commençait par la même lettre; il s'en lassa bien avant d'avoir parcouru l'alphabet.

Délaissant la plage, nous fîmes un jour quelques pas sur la route qui longe la côte vers Saint-Clair. A un tournant du chemin, nous découvrîmes une maison aux ouvertures cintrées comme celles du théâtre du Vieux Colombier.

— La maison de Gide! s'écria Cocteau.

Une dame qui nous croisa, les cheveux gris coupés court, des sandales aux pieds, une cape de bure sur les épaules, nous prouva qu'il ne se trompait pas. Le style de *La Nouvelle Revue française* de 1910 avait marqué la maison où Gide venait souvent et l'aspect de ses habitants.

Les îles, en face de nous, nous attiraient. Le jour tombant bleussait leurs ravins et leurs anses, éclairait les forts juchés sur leurs promontoires. Nous persuadâmes Christy de La Pallière de nous y mener dans sa barque. Mais un nuage voila tout à coup le soleil. Christy cargua sa voile et nous débarqua au cap Bénat où nous fîmes pique-nique au milieu des cystes. Nous ne connûmes jamais les îles. Ne nous moquons pas, cependant, des marins provençaux. La mer latine est traîtresse.

Depuis la guerre, les Lyonnais s'étaient établis dans cette baie pour leurs vacances. Quand vint juillet, ils arrivèrent. Il fallut décamper. Le poète et celui qu'on pouvait déjà appeler le romancier se réfugièrent à Pramoussquier où vinrent les rejoindre Auric, François de Gouy et Russell Greeley. Quant à moi, je regagnai avec Valentine le beau Paris désert des mois d'été.

*Avril 1923.* Quand nous revînmes à Paris, ce ne fut plus au Palais-Royal. Nous avions emménagé pendant

l'été rue Chateaubriand, n<sup>o</sup> 11, aux Champs-Élysées, dans quatre petites pièces, dont deux s'ouvraient sur une terrasse plus grande qu'elles. Dans le salon, on pouvait à peine passer entre les meubles. Une armoire en palissandre, léguée par les précédents locataires, remplissait presque entièrement la salle à manger; entre ces deux pièces, une chambre minuscule était tapissée de velours rose.

Des fenêtres de la terrasse on voyait tout un paysage de toits; en se penchant on découvrait la petite maison de briques rouges des Thermes Urbains, un passage planté d'arbres qui débouchait en contrebas dans la rue Washington, et les écuries de l'hôtel Potocki; chaque matin les palefreniers faisaient tourner les chevaux à la longe sur une piste. L'escalier était sombre et sans luxe. Souvent, sur l'un des degrés, une folle était assise; elle ne se levait pas et vous regardait en souriant. Elle habitait dans la maison. A un autre étage logeaient les pères du Saint-Sacrement qui desservaient la chapelle de l'avenue Friedland. On les rencontrait aussi dans l'escalier; ils saluaient et s'effaçaient contre le mur.

Dans la petite chambre rose, plusieurs soirs d'avril eurent lieu des séances de spiritisme, autour du petit guéridon noir à fleurs peintes sur lequel Cocteau, quelques années plus tôt, avait lu *Le Cap de Bonne-Espérance*.

Le 21 avril à onze heures du soir, Valentine, Auric et moi nous assîmes autour de la table, Cocteau et Radiguet étant présents. On avait convenu du langage habituel, un coup pour A, deux coups pour B, etc. La table restait muette. Cocteau l'interpella :

— Est-ce parce que Radiguet est là que tu ne réponds pas?

- Oui.
- Pourquoi?
- Incrédule.
- Parle-nous encore de Radiguet.
- Le malaise grandira avec le génie.
- Quel malaise?
- Incertitude.

Cocteau vient prendre ma place à la table et questionne :

- Qui es-tu?
- Moi.
- Qui, moi?
- Antilles.

Après de longs quiproquos inutiles, Cocteau insiste :

- Dis-nous ton nom.
- Beauharnais.
- Continue.

— ...

- Dis-nous une chose intéressante.
- Il doit m'aimer parce qu'il n'aime rien.

Nouveau dialogue dépourvu de sens. Radiguet s'assied au guéridon. Cocteau parle :

- Qui es-tu?
- Beauharnais.
- Ton prénom?
- Fuyez!
- Pourquoi? Parce que nous t'ennuyons?
- Oui.

— Est-ce parce que Radiguet est à la table que tu ne réponds pas?

- Oui.

Radiguet quitte la table. Cocteau dit :

- Continue.



# Cahiers Jean Cocteau

*L'automne de 1973 marque le dixième anniversaire de la mort de Jean Cocteau et le cinquantième de celle de Raymond Radiguet — selon la formule de Cocteau, cet élève qui devint mon maître.*

*Les témoignages et les études sur Cocteau et Radiguet, les inédits des deux écrivains réunis dans ce quatrième Cahier commémorent ce double anniversaire.*

*Les pages de journal de Jean Hugo font revivre les vacances de 1922 au Lavandou, de 1923 au Piquey sur le bassin d'Arcachon, et les séances très bugoliennes de spiritisme à Paris, avec Cocteau, Radiguet, Valentine Hugo, Georges Auric, etc.*

*Joseph Delteil qui publia son premier roman en 1923, l'année même où Radiguet faisait paraître *Le Diable au corps*, André Fraigneau qui avait à cette époque l'âge du héros de Radiguet, évoquent comment ils accueillirent le roman et quelle leur en parut la nouveauté.*

*Claude Michel Cluny se livre à une évaluation sans complaisance de la poésie de Radiguet, la situant dans le mouvement poétique français de 1920 et mesurant l'influence de Cocteau.*

*Deux études sont consacrées au Bal du comte d'Orgel. Jean-Marie Magnan analyse la complexité psychologique du rapport triangulaire des personnages. Andrew Oliver, professeur d'université canadien, après examen des documents qui subsistent, établit la genèse du roman et détermine la part qui revient à Cocteau dans sa mise au point.*

*Parmi les inédits, les poèmes de Cocteau sur Radiguet — par-delà leur émouvant caractère — annoncent le poème de 1925, central dans son œuvre, *L'Ange Heurtebise*, et la métamorphose de l'ami mort en héros d'une mythologie personnelle.*

*nrf*